

Pour célébrer le
50ème anniversaire du prix Nobel de Littérature d'

Albert CAMUS 1/7

CAMUS MÉCONNU ET OCCULTÉ

Le succès de Camus, dont l'œuvre fut couronnée en 1957 par le prix Nobel de Littérature, ressemble à un malentendu. On en a fait un écrivain proche de Sartre et des existentialistes, un philosophe de l'absurde (*L'étranger*) et de la révolte (*La peste*), le confondant, de surcroît, avec ses personnages, Meursault, puis Rieux. Or, s'il se reconnaît proche du « saint laïc » qu'est Rieux, il fait aussi la confidence que Meursault n'a été qu'une de ses tentations. Et les tentations sont faites pour qu'on n'y succombe pas. *L'étranger*, d'ailleurs, pourrait illustrer le mot de Dostoïevsky « *Si Dieu n'existe pas, tout est permis* ». Le grand chavirement des valeurs religieuses y entraîne celui des valeurs morales, et dans leur sillage celui des valeurs sociales. S'il est vrai que l'on s'instruit moins par exemple que par contre-exemple, *L'étranger* est un roman très instructif.

Mais d'autres œuvres, moins connues, méritent une attention plus soutenue, et bienveillante : *Chroniques algériennes* (1939-1958) et *L'homme révolté* (1951). Les premières lui valurent la méfiance de la gauche, la deuxième la rupture avec les surréalistes et avec Sartre. Cela constitue déjà des lettres de noblesse. Les imposteurs n'aiment pas qu'on les démasque. Alors qu'Eluard et Aragon célébraient Staline, que Sartre et Beauvoir, après un voyage en

URSS, voyaient dans les camps soviétiques « *un régime libéral, un travail modéré, des relations familiales, presque amicales, entre les responsables et les détenus* », Camus stigmatisait ce « *curieux renversement propre à notre temps* », où le « *crime se pare des dépouilles de l'innocence* ». Il fut l'un des rares écrivains à ne pas pratiquer ce que Benda appelait la trahison des clercs, et à refuser les mensonges qui se paient par le sang : « *Toute idée fausse finit dans le sang, mais il s'agit toujours du sang des autres. C'est ce qui explique que certains philosophes se sentent à l'aise pour dire n'importe quoi* ».

Pour ces deux œuvres, et avec quelque provocation, nous lui donnerons une place parmi les "bons auteurs", car il n'est pas si courant de rester, comme il l'a fait, fidèle à son vœu : « *j'ai voulu dire la vérité sans cesser d'être généreux* ».



- 1- Camus méconnu, occulté.
- 2- *Chroniques algériennes*
- 3- On ne guérit pas de son enfance
- 4- *L'Étranger*
- 5- *L'homme révolté*
- 6- *La chute*
- 7- Camus contre Sartre
- 8- Une synthèse

L'homme

Né le 7 novembre 1913 à Mondovi, d'un père alsacien et d'une mère espagnole, Albert Camus compte parmi ses ancêtres les premiers colons d'Algérie. Son père est tué en 1914, à la bataille de la Marne. Elevé par sa grand-mère maternelle et sa mère, illettrée, dans un quartier populaire de Belcourt à Alger, il ne souffrira de sa pauvreté que lorsqu'il deviendra lycéen boursier : il eut honte de sa misère, puis il eut honte d'avoir honte.

Il conjugue sa passion de la philosophie — concrétisée par un DES sur « Christianisme et hellénisme chez Plotin et Saint-Augustin » — du sport, du théâtre (comme acteur et metteur en scène) et du journalisme : il écrit à Alger *Républicain*, puis devient, à Paris, rédacteur en chef de *Combat*. Écrivain, il se consacre à la fois au roman, au théâtre, à l'essai philosophico-politique. Il reçoit en 1957 le prix Nobel de Littérature.

L'œuvre

– Itinéraire politique

La pensée politique de Camus est d'abord marquée par l'extrême-gauche : il entre en 1937, pour quelques mois, au P. C. Il est meurtri par la guerre. La première lui a pris son père ; la seconde hante en creux *L'Étranger* (1942), et lui inspire *La peste* (1947), métaphore de tous les totalitarismes... La guerre d'Algérie le déchire. Ses amitiés — celle de Sartre en particulier — sont à gauche. Mais la publication de *L'homme révolté* (1951), où il condamne, en même temps que la terreur irrationnelle du nazisme, la terreur rationnelle du communisme, l'isole : Sartre l'accuse d'avoir fait son Thermidor et lui impose la conspiration du silence. Le discours de Suède, prononcé en 1957 à l'occasion de la réception du prix Nobel de Littérature, est son testament politique : il y affirme le refus, pour l'artiste, de distinguer des bourreaux privilégiés et des victimes inintéressantes.

– Itinéraire philosophique

Sa pensée est marquée par une constante : l'athéisme. Athéisme postulé par la philosophie de l'absurde et la marque de la terre qui l'a façonné — terre algérienne qui exclut le mystère, influence grecque qui exclut l'infini : il dit se sentir « grec vivant dans un monde chrétien ».

Elle oscille autour de trois pôles, ou trois cycles :

- La passion de la beauté du monde, qui s'exprime surtout dans *Noces* et *L'été* (où il dit « la parenté de l'homme et du monde », « le dialogue de l'homme et de la chair »).

- Le cycle de l'absurde, dont les pierres de touche sont la guerre, la mort, le problème du mal : Caligula, l'empereur-fou, découvrant le mal par la mort de Drusilla, sa sœur-amante, décide, en faisant régner la terreur, de faire vivre l'absurde : « *il n'y a qu'une façon de s'égaliser aux dieux : il suffit d'être aussi cruel qu'eux* » (*Caligula*). Meursault, par sa passivité, incarne l'absurde (*L'étranger*).

- Le cycle de la révolte.

Après la tentation de l'absurde, naît la révolte contre le mal : Rieux, sans illusion — « le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais » — lutte, saint laïc, contre la peste à Oran : « *je continue à croire que ce monde n'a pas de sens, mais je sais que quelque chose, en lui, a du sens* » (*La peste*). Kaliayev, « meurtrier délicat » de la Révolution russe, chargé d'assassiner le grand-duc Serge, y renonce parce que, dans la calèche dans laquelle il doit jeter une bombe, il aperçoit deux enfants et la grande-duchesse (*Les justes*).

L'homme révolté apporte sa conclusion philosophique au cycle de la révolte.

Danièle Masson
agrégée de l'Université

Ses ouvrages les plus intéressants :

- **Le mythe de Sisyphe**, 1942 (essai), Bréviaire du penseur de l'absurde
- **L'étranger**, 1942 (roman), L'absurde en images
- **La Peste** 1947 (roman), La révolte contre l'absurde, ou l'histoire d'un saint laïc.
- **Les Justes** (théâtre), 1949, Les limites morales de l'action politique : un révolutionnaire peut-il utiliser tous les moyens ?
- **L'homme révolté** (essai), 1951. « Je me révolte, donc nous sommes ». La révolte contre les révolutionnaires complices, de 1798 à 1917.
- **Caligula** (théâtre)
- **Chroniques algériennes** (essai)
- **La chute** (roman)

De Danièle Masson (épuisé) : **Sisyphe et l'illusion d'optique**, Essai sur l'absurde.